

Chapitre XVIII : Rodolphe Töpffer à Cartigny - Les confitures de Goethe

Au cours de l'hiver 1818-1819, Rodolphe Töpffer, contraint, par le mauvais état de sa vue, de renoncer à la peinture, s'installe pour quelques mois à Paris. Il y passe des soirées animées avec Louis Munier, Frédéric Soret, François-Louis Duval, Senn, Charles Trembley, Pascalis, et s'attache particulièrement à Duval, son aîné de quatre ans; en juillet 1820, il revient à Genève où il commence, modestement, sa carrière professorale en instruisant sa future femme, la charmante Mlle Moulinié.

François-Louis Duval, lui aussi, regagne son port d'attache, et le voilà fixé à Cartigny. Il n'a que 25 ans, et déjà le Conseil d'Etat l'appelle aux fonctions de maire, pour succéder à Daniel-Benjamin Roux. Il est amoureux de sa cousine Marie, fille des Duval-Seguin, mais son frère cadet, Jacob-Louis, l'est aussi, alors, en bons frères, ils vont demander à Marie Duval de choisir entre eux, et elle désigne Jacob. Sans amertume, car il aime son frère autant que sa cousine, François-Louis reste célibataire : il épousera la commune de Cartigny, dont il dirigera les destinées en deux périodes de seize ans chacune, entrecoupées par des services militaires. Comme jeune lieutenant, il a envoyé à son père, de Jougne, puis du Simplon, des récits enjoués; ensuite, monté en grade, il a commandé un bataillon, le "bataillon Duval", qui fait l'exercice sur la place d'armes de Cartigny et loge parfois dans les dépendances de la Moutonnière, baptisées "les casernes". Quand il quitte le service, François-Louis est lieutenant-colonel.

A Paris, le groupe d'amis avait organisé de petits dîners intimes le mardi soir; revenus à Genève, ils continuent la tradition, et bien souvent Rodolphe Töpffer vient à Cartigny, sa sœur, la jolie Ninette, va épouser en 1821 l'autre François Duval, l'amateur de tableaux, l'oncle du jeune François. Un quart de siècle sépare les deux époux, mais ils n'en formeront pas moins un couple très uni.

Töpffer est-il déjà venu à Cartigny en 1816, alors que Kiprensky, tout en peignant les portraits d'Etienne Dumont et de Jacob-Louis Duval, s'amusait à fixer, en de charmants croquis à la plume, des scènes familiales ? C'est vraisemblable; il paraît certain, en tout cas, que Rodolphe, à cette époque déjà ou plus tard, en 1820, s'est directement inspiré de Kiprensky, à première vue, des spécialistes ont pris un dessin du peintre russe pour une oeuvre de Töpffer; l'analogie dans la façon de marquer les ombres est frappante.

Pendant cette période d'adaptation à l'indépendance nationale reconquise, la population des campagnes se montrait aussi fatiguée des parlottes humanitaires que des entreprises guerrières, l'égalité politique entre anciens bourgeois, anciens natifs, anciens sujets, était acquise, les dîmes et les cens abolis : cela suffisait aux aspirations des novateurs. On recherchait avant tout la tranquillité, et l'on acceptait volontiers le retour à des conceptions anciennes naguère encore jugées désuètes et despotiques. Seuls quelques esprits libéraux, cultivés, percevaient les risques que comportait une réaction intransigeante. Bien vite, ils se groupèrent autour d'Etienne Dumont, de son ami Bellot, de son collègue Sismondi, de son disciple Jean-Jacques Rigaud, de son neveu et émule Jacob-David Duval.

Dans le *Presbytère*, Rodolphe Töpffer décrit Dumont et Bellot à Cartigny :

"Voici l'hiver qui nous menace, mais quels beaux jours encore ! Hier, ces campagnes étaient ravissantes d'éclat, et toutes paisibles de ce repos des champs qui ont fini leur travail, et livré leurs récoltes. Pour ne rien perdre de ces dernières magnificences, j'ai couru tout le jour. Dès le matin, M. Prévère me proposa de faire une promenade. Nous avons été passer le Rhône, pour côtoyer l'autre rive jusqu'à Cartigny. Ce village est agreste et paisible comme la Cure [de Satigny], comme à la Cure aussi, il y a une belle maison de notables. En passant auprès, devinez donc qui nous avons vu là ? Devinez entre cent, entre mille ... Au milieu d'une nombreuse et gaie société, qui était rassemblée devant la maison, un monsieur en redingote, d'une belle figure, et le bras comme en écharpe ! Tout à côté, un gros, un très gros monsieur, ample dans ses habits, ample dans ses gestes, d'épais sourcils et le chapeau fort à la bonne ! J'ai dit : -Voilà M. Dumont ... et l'autre monsieur doit être M. Bellot ! -Ce sont eux,

effectivement, m'a dit M. Prévère, et, de derrière la haie, nous les avons indiscrètement regardés pendant un bon moment. J'avais presque peur, comme vous à votre dîner; mais j'éprouvais un vif plaisir à cette rencontre imprévue ... Nous n'entendions pas leurs paroles, mais il y a eu un moment où, sans doute à propos de quelque saillie, s'est fait entendre ce rire de M. Dumont dont vous m'aviez parlé, si bon, si franc, qu'il s'est communiqué à toute la société, et à nous-mêmes derrière notre haie. Bientôt nous avons passé outre sans être vus, et, traversant de nouveau le Rhône, au bac de Peney, nous sommes arrivés à la Cure pour dîner."

Dumont, Bellot, Jacob-David Duval, et les plus jeunes, Rodolphe Töpffer, François et Jacob-Louis Duval, Frédéric Soret, les chers amis portugais venus de Saint-Petersbourg, les Borgès et les Vieira, Mlle Henriette Rath, la sœur du général, également en séjour à Cartigny chez les Duval : quelle société charmante, où l'esprit pétille, où l'amitié s'exalte ! Mais voici que, sous l'influence de Dumont, se dessine la carrière de Frédéric Soret, fils de la gentille Jeannette Duval et de Nicolas Soret. Le jeune homme part pour Weimar, où il devient, en même temps que le précepteur du futur grand-duc, l'ami et le confident de Goethe. Grâce au désir intense manifesté par sa cousine Machinka (la passionnée sourde-muette amoureuse de Napoléon) de posséder un autographe du poète, grâce au talent culinaire de Bonne Duval-Alexandre, une Lorraine, mère de Machinka, grâce enfin aux talents diplomatiques de Frédéric Soret, Cartigny entre en 1827 dans la grande histoire littéraire, et figurera dans les *Oeuvres complètes* de Goethe : sa célébrité sera celle des "confitures de cédrat".

Voici l'anecdote, qui a été contée par M. Robinet de Cléry, et sur laquelle nous pouvons publier des détails plus circonstanciés en insérant ici le texte de la lettre adressée par Soret à sa cousine Machinka, le lendemain des négociations avec Goethe :

"[Weimar], jeudi soir 4 décembre [1828].

» Maintenant, chère cousine, je puis répondre à l'aimable lettre que vous m'avez écrite; non point pour vous envoyer de mes vers, mais pour vous offrir mieux encore. J'ai réussi dans ma négociation au delà de toute espérance; les cédrats de ma tante ont fait

merveille; embrassez-la pour la peine qu'elle a pu prendre, et réservez-moi une semblable faveur.

» Il m'a fallu guetter l'occasion favorable, voilà pourquoi je vous ai fait attendre si longtemps; quoiqu'il ne se passe guère de semaine sans que j'aïlle deux ou trois fois chez Goethe, il n'est pas toujours facile d'aborder des sujets badins; lorsqu'on s'occupe avec lui de quelque matière intéressante, il n'aime pas qu'on en sorte pour voltiger sur d'autres sujets; mais si l'on a le bonheur de saisir l'à-propos, tout passe, le Grand Homme se prête aux plaisanteries les plus folles avec toutes les grâces de la jeunesse, car Goethe n'est vieux que par son extrait de baptême.

» Hier je l'ai trouvé plus amical que jamais et papillonnant volontiers; il m'a mis sur la voie en me montrant une collection d'écritures d'hommes célèbres. - Voilà qui est fort intéressant, ai-je dit, mais il faut que j'importune Votre Excellence pour obtenir d'elle un autographe qu'une de mes parentes serait fière de posséder. - Je vois déjà où vous en voulez venir, mon ami, je vous donnerai cela. - Ce n'est pas tout, ma cousine a une mère célèbre à Genève par le talent avec lequel elle confit les fruits de son jardin, c'est le Goethe des confituriers; comme elle voyait sa fille embarrassée sur les moyens d'obtenir quelques lignes de votre écriture, elle s'est écriée avec enthousiasme : "Ne crains rien,

» j'offrirai à Goethe de mes bons cédrats contre ses vers; il n'en "aura qu'à cette condition." - Le marché tient, a interrompu M. de Goethe en riant; je voudrais bien avoir souvent des marchés aussi avantageux; écrivez à vos parentes qu'elles m'envoient les cédrats. - Les voilà ! - De mieux en mieux, et que n'ai-je fait toujours d'aussi bonnes affaires ! combien de milliers de vers n'ai-je pas donnés, qui jusqu'à présent ne m'ont rien produit ! Dieu merci, vous avez découvert un écoulement avantageux pour mes futurs ouvrages !

» Monsieur de Goethe a dit encore toutes sortes de choses plaisantes qui m'ont échappé tant j'ai mauvaise mémoire, puis il est allé prendre sur son bureau des vers imprimés avec sa signature, et un petit portrait gravé d'après la médaille de Bovy avec un *fac-similé*.

"Vous enverrez d'abord cela à Mademoiselle votre
» cousine, m'a-t-il dit, en paiement du sucre qu'il aura fallu
» employer pour confire ces beaux cédrats, je vous enverrai plus
» tard quelque chose en paiement du travail; personne d'autre
» que moi ne touchera aux beaux fruits que je viens de gagner, etc."

» C'est hier au soir qu'il plaisantait de la sorte, ce matin de bonne heure j'ai reçu, écrits de sa main pour votre album, les vers que vous trouverez dans cette lettre; quant aux deux autres feuilles, je vous les enverrai par occasion, cela chargerait trop le port. Tenez-les pour reçus, et accusez réception du tout, si vous avez le courage d'écrire à Goethe pour le remercier; soyez sûre qu'une lettre d'une aimable dame peut lui faire autant de plaisir que des confitures ...

» En bon entremetteur, il faut bien que je fasse mon profit de mon côté, les courtiers de change n'en font pas d'autres. Il est vrai que dans l'affaire des cédrats, j'ai été jusqu'à prélever un agio de 33%, c'est beaucoup, direz-vous, mais comment faire pour prendre moins ? J'ai donc mis l'embargo sur le tiers de l'expédition et gardé un cédrat pour ma peine ...

» Voici à peu de choses près la traduction des vers de Goethe, je n'y ai ajouté qu'un ou deux mots, chevilles indispensables pour pouvoir rimer et m'en tenir aux idées de l'original :

» Heureux pays où l'on voit les cédrats
» Mûrir à point sous de féconds climats !
» Où femme habile en l'art de bien confire
» En mets exquis parvient à les réduire !
» Un si louable, un si rare produit
» Doit attirer l'estime du poète,
» Lorsqu'il savoure une oeuvre aussi parfaite,
» Qu'avec plaisir il reçoit aujourd'hui.

...Fréd. SORET."

L'album de Marie Duval, avec les vers autographes de Goethe, a passé, par sa sœur Henriette (Mme Frank Duval), à la fille de celle-ci, Mme Bonne Goudet-Duval, et figure dans les archives de

l'arrière-petit-fils de cette dernière, M. Paul-Emile Schazmann. Quant aux deux autres pièces, elles sont restées dans la branche aînée par Jacob-Louis Duval, frère de Marie, et je les ai sous les yeux en recopiant la lettre de Soret.

Les cédrats de Cartigny figurent en ces termes dans les *Oeuvres complètes de Goethe (Propyläen Ausgabe, vol. 40, p. 12)* :

"Für Marie Duval.
» Weimar, den 3 Dezember 1828.
» Glücklich Land, allwo Zedraten
» Zur Vollkommenheit geraten
» Und zu reizendem Geniessen
» Kluge Frauen sie durchsüssen !
» Solches löbliche Befleissen
» Muss der Dichter höchlich preisen,
» Wenn er kostet die Vollendung
» Solcher höchst willkommenen Sendung."

A Cartigny, encore, se décide la construction du Musée Rath. Simon Rath, d'une famille originaire de Nîmes devenue genevoise à la fin du XVIIIe siècle, avait fait une brillante carrière militaire en Russie, où il avait acquis le grade de lieutenant général. Dès ses jeunes années, il avait été accueilli là-bas comme un fils par les Duval; rentré à Genève en 1817, deux ans avant sa mort, il formule le vœu que ses deux sœurs héritent de sa belle fortune, et qu'après elles une institution soit créée, "un établissement utile à son pays, honorable à sa mémoire et qui portât son nom", il ajoute : "Je n'ai pas pu faire du bien à mon pays pendant le peu d'années que j'y ai été. Occupé de mes propres affaires, je n'ai pu lui être utile, que je le sois après ma mort." Et il prie Jacob-David Duval de suggérer à ses sœurs le genre d'institution qu'il conviendrait de fonder. L'entente fut des plus faciles à réaliser : un musée des Beaux-Arts ! Duval adorait la peinture, Henriette Rath peignait elle-même des miniatures avec beaucoup de talent; mais, plutôt que d'attendre leur mort, Henriette Rath et sa sœur Jeanne-Françoise donnèrent, dès 1824 et 1826, à la Ville de Genève, les sommes nécessaires pour construire le Musée Rath, qui fut terminé en 1827 et reçut, en don de joyeux avènement,

de nombreux tableaux des Rath et des Duval, notamment, de Jacob Duval, un Caravage, et de François, deux Salvator Rosa.

Les Duval, héritiers de Jeanne Rath, que Mme Wuarin-Dedomo, née en 1846, se souvenait fort bien avoir vue, vieille demoiselle à cheveux blancs, dans le jardin de la "petite maison" aujourd'hui Martin, furent chargés par elle de veiller au maintien de la "jouissance des salles du Musée Rath par la Société des Arts aussi longtemps (à *perpétuité*) que cette Société n'y aurait pas renoncé volontairement". Elle alla jusqu'à "investir son héritier (François-Louis Duval et ses successeurs) de tous ses droits, droits qui résulteraient de la non-exécution des conditions mises à sa donation".

Au village la vie continuait, paisible. A la tête de la paroisse, Diodati avait eu comme successeur, en 1819, le pasteur Raffard, que nous avons vu à l'œuvre pour améliorer l'enseignement de l'école; trois ans plus tard arrivait M. Colondre, qui devait avoir à Cartigny un long ministère de vingt-neuf années; pendant son pastorat, en 1838, Avully fut séparé de Cartigny et érigé en paroisse indépendante.

Les institutions communales subirent aussi certaines transformations grâce au libéralisme du régime Rigaud. Jusqu'en 1834, conseillers municipaux, de même que maires et adjoints, étaient désignés par le Conseil d'État; en 1834 eut lieu la première élection, par les communiens, du Conseil municipal; en 1841, la suppression du cens établit le suffrage universel; et, dès 1843, le Conseil d'État dut choisir les maires et adjoints parmi les conseillers municipaux. Enfin, en 1846, le régime nouveau institua l'élection directe du pouvoir exécutif communal.

Cette évolution des droits électoraux demeura sans influence sur la vie de Cartigny : François-Louis Duval fut constamment réélu maire, et, en 1836, lorsqu'il alla passer quelques années en France et en Russie, le village unanime signa une pétition (je l'ai sous les yeux) priant le Conseil d'Etat de lui donner comme successeur son père Jacob-David. En 1840, Duval senior, malade, céda la place à son fidèle adjoint ~~Antoine~~ François Ami Dedomo, qui, huit ans plus tard, rendit le sceptre de la mairie à François-Louis Duval de retour à Cartigny.

Dans les années 1830 à 1840, les moutons de la Moutonnière ne portaient plus comme naguère pour la Crimée, vêtus de rouge, et chaussés de cuir pour éviter l'usure des sabots; de même que les vers à soie du baron bernois de Knecht, ils avaient disparu du domaine. Et la *Moutonnière* devint la *Mécanique* (ou *le Mécanique pour certains qui situaient ainsi le battoir, note161GRHC*). Dans le discours commémoratif qu'il prononça à la séance du jeudi 8 août 1844 de la *Société pour l'avancement des Arts*, le professeur de la Rive dit : "Dès son arrivée à Genève, Jacob-David Duval facilita par son généreux concours la fruitière de Cartigny, le premier établissement de ce genre, à ce que nous croyons, qu'ait possédé notre canton, et, en 1825 et 1826, la Classe d'Agriculture ayant fait venir d'Ecosse un contre-maître habile pour construire le premier battoir mécanique qui ait fonctionné chez nous, M. Duval voulut bien d'avance s'engager à s'en charger pour son compte, lors même que l'essai n'aurait point de succès. Enfin, les serres de M. Duval ont eu longtemps une réputation méritée; il existe peu d'orangeries comparables ..." (Voir les confitures de Goethe !)

D'après une tradition du village, -et c'est une autre version de la *Mécanique* -un beau jour, toute une caravane partit de Cartigny pour aller à Mâcon prendre livraison de machines anglaises destinées au battage. La "Moutonnière", la "Mécanique" changea ensuite de propriétaires, appartient aux **Gillaz** Gilat-Riondel (*note162GRHC*), aux Ducellier, au conseiller d'État Dusseiller, à M. John Miville, et enfin à M. Hefty qui en a fait un véritable petit musée.

A cette époque, les inventions qui devaient transformer matériellement l'existence des campagnards et des citadins hantaient déjà les esprits. Avec émerveillement, en 1803, les Duval avaient vu à Pétersbourg un Français audacieux s'élever dans les airs et retomber un moment après dans un jardin voisin, et leurs lettres débordent d'enthousiasme; en 1814, le 5 décembre, Jean Picot note dans son journal : "J'ai vu, avant-hier, un char à quatre roues, cheminant par l'effet seul de la vapeur de l'eau bouillante. Deux ou trois personnes peuvent y tenir à l'aise; on fait bouillir l'eau dans une caisse, à l'arrière-train du char. Cette expérience réussit; cependant elle aura

besoin de prodigieux développements avant d'être applicable aux besoins de la société."

En 1825 apparaît, à l'étonnement des badauds, le premier quinquet à gaz, et, en 1833, on parle d'une future voiture-omnibus à chevaux entre Carouge et Genève. La campagne, elle, ne sort pas encore de son isolement : chevaux pour les gens riches, jambes pour les autres suffisent pour assurer les relations entre le village et la ville. L'activité n'en est pas moins grande à Cartigny : aux travaux des champs pour les agriculteurs et des ateliers pour les artisans s'ajoutent maintenant des réunions de sociétés diverses qui s'organisent dans la commune.

Rodolphe Töpffer revint à Cartigny avec joie chaque fois que l'occasion lui en était offerte. François-Louis Duval partit pour l'étranger en 1836, mais les dîners du mardi n'en subsistèrent pas moins, car son père, Jacob-David, les reprit à son compte ... tout comme la mairie. Les soirées étaient joyeuses, et d'année en année la maîtrise de Rodolphe dans le genre caricatural s'affirmait : souvenirs de voyages d'une part, série des Vieuxbois, Jabot, Crépin, Cryptogame de l'autre. Tandis que roulent avec feu les conversations, Töpffer prend sa plume; il dessine, puis laisse là, dans la jolie bibliothèque du château, ses croquis, pour aller jouer ou bavarder au salon. Alors la ravissante Sophie Duval, la fille du second Jacob et de Marie, la future Mme Daniel Dunant, se glisse en cachette dans la bibliothèque, avant de s'aller coucher, et contient à grand'peine les éclats du rire qui la gagne à la vue des caricatures.